

# Énée sur le chemin de la tolérance

Philippe Heuzé

Volume 32, numéro 1-2, printemps 2000

La tolérance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501254ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501254ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Heuzé, P. (2000). Énée sur le chemin de la tolérance. *Études littéraires*, 32(1-2), 37–43. <https://doi.org/10.7202/501254ar>

### Résumé de l'article

Il semble que la voix de Virgile possède naturellement la tessiture pour chanter la tolérance. Le héros qu'il façonne à son goût est doué pour cette qualité-là, en particulier pour l'accueil de l'autre, de l'étranger, voire de l'ennemi. Mais la richesse de ce que peint le poète apparaît pleinement dans les cas limites, quand il met cette âme d'élite en contact avec l'intolérable.



# ÉNÉE SUR LE CHEMIN DE LA TOLÉRANCE

Philippe Heuzé

■ Lorsque l'on projette de mettre en relation Virgile et l'idée de tolérance, on a le sentiment de ne pas égarer la réflexion dans des zones périphériques. Il y a entre les deux une accointance profonde et sur ce sujet grave et difficile, un latiniste peut se sentir autorisé à dire quelques mots. En effet, c'est précisément le cas d'agiter ensemble et la guerre et la paix, et l'amour et la mort : autant dire qu'il ne peut être question ici que de tracer la plus rapide des esquisses.

\* \* \*

Le mot *tolerantia* se trouve notamment chez Cicéron et Sénèque — mais pas chez Virgile. Et si la notion de tolérance était limpide, si elle admettait une définition claire et simple, elle ne se rencontrerait peut-être pas telle quelle dans son œuvre. Mais on ne cesse d'y rencontrer les satellites de la tolérance : l'humanité, la sympathie, la bonté, la compassion, la compréhension. C'est ce que je voudrais commencer par rappeler. Ce seront des banalités ; mais une banalité peut être véridique et même, à l'occasion, — du moins je l'espère — non dénuée de profondeur.

Dans un premier temps, donc, nous constaterons que Virgile n'est pas doué pour l'intolérance, parce qu'il est le poète de la compréhension. Compréhension de l'harmonie insondable du cosmos :

Aspice conuexo nutantem pondere mundum,  
terrasque tractusque maris cælumque profundum [...] (*Bucoliques*, IV, v. 50-51).

[Regarde, oscillant de sa masse voûtée, le monde,  
les terres, l'étendue des mers, le ciel profond [...]].

Compréhension de l'immense et du minuscule : la cité des abeilles, au quatrième livre des *Géorgiques* ; compréhension, en particulier, de la souffrance dans tout ce qui vit. On connaît l'évocation de la tristesse du bœuf de labour qui perd le compagnon de ses travaux :

It tristis arator  
mærentem adiungens fraterna morte iuuenecum (*Géorgiques*, III, v. 518).

[Le laboureur s'en va tristement,  
il déjougue le jeune bœuf navré de la mort de son frère.]

Avant la mort de Mézence, son cheval est triste ; après celle de Pallas, son cheval pleure à grosses larmes. Voilà une note virgilienne apportée à l'épopée. Mais si les animaux s'affligent des malheurs humains, ce sont les hommes qui ont le plus matière à détresse. C'est Andromaque, qui, en évoquant la chaîne de ses épreuves, fait jaillir les larmes d'Énée. Et ce passage, qui est un sommet de pathétique contenu, a reçu avec le *Cygne* le plus somptueux des commentaires de la part de Baudelaire :

Andromaque, je pense à vous [...]  
Vil bétail sous la main du superbe Pyrrhus,  
Veuve d'Hector, hélas et femme d'Hélénus [...]

L'Andromaque de Virgile est devenue le symbole de tout le malheur du monde.

Il semble qu'il y ait chez Virgile le désir de rendre la spécificité de la souffrance féminine, et cela est sensible dans l'agonie de Didon et de Camille. Citons seulement quatre mots qui font ailleurs vibrer cette fibre-là.

Ce sont, regroupées sur une plage de Sicile, exilées, les Troyennes, Troades (notons que c'est le seul emploi de la forme grecque du nom — ailleurs Virgile dit *Troianus*. Mais ici, le mot s'enrichit de la charge tragique d'Euripide, des formes du malheur qui frappent dans la tragédie les femmes de Troie). Donc, de ces Troyennes sur la plage, Virgile dit simplement :

cunctæque profundum  
pontum aspectabant flentes (*Énéide*, V, v. 614-615).

[Et toutes elles regardaient la mer  
profonde en fleurant].

Chateaubriand glosa librement : « les rivages de la mer, où des femmes exilées regardent en pleurant l'immensité des flots » (*Génie du christianisme*, 2<sup>e</sup> partie, ch. 10) et Claudel, sans les commenter, verra dans ces mots la preuve du génie de Virgile, « le plus grand génie que l'humanité ait jamais produit » (Claudel, p. 37).

Terminons cette ébauche en évoquant l'ouverture fameuse de la dixième églogue. Au pied d'une roche solitaire, Gallus se meurt d'un amour trahi, d'un « amour indigne » [indigno amore]. Et voilà que s'orchestre le plus audacieux crescendo de sympathie qui se puisse voir et entendre. Les lauriers pleurent sur Gallus, les tamaris, les pins du Ménale, même les rochers du Lycée. Autour de lui se tiennent ses brebis et voici les pâtres qui arrivent, et les porchers, et Ménalque, le berger accompli

Uvidus hiberna uenit de glande Menalcas (*Bucoliques*, X, v. 20).

[Vint Ménalque, trempé de la glandée d'hiver [...]].

et puis voici Apollon, lui-même suivi du dieu Silvain. Voici enfin le maître souverain des lieux, Pan.

Pan, deus Arcadiæ uenit, quem uidimus ipsi [...] (*Ibid.*, X, v. 26).

[Pan, dieu de l'Arcadie est venu, que j'ai vu de mes yeux [...]].

Et chacun l'assiste, le console comme il peut, et cette compassion parcourt en frémissant un chemin qui va du roc au dieu. Il faut avoir ce passage en tête lorsqu'on rêve à tous les sens du *sunt lacrimae rerum*.

Tout cela n'est pas nouveau — et qu'on me pardonne d'avoir cédé à l'envie de citer de si beaux vers. Mais il fallait bien broser le fond de la toile sur laquelle, harmonieusement, vont s'inscrire les signes de la tolérance virgilienne — et, en contraste, les marques violentes faites par les taches de l'intolérance.

Ouvrons l'*Énéide*. Virgile y mentionne incidemment — dans une sorte d'énigme — qu'il est originaire d'une ville où cohabitent trois nationalités. Lors du catalogue des forces étrusques, au livre X, le poète ne manque pas de citer sa chère Mantoue, dont le nom est hérité de la prophétesse Mantô — et il ajoute : *gens illi triplex* (*Énéide*, X, v. 199)... sans préciser davantage quelles sont ces *gentes*, pour le délice des exégètes qui s'en donnent à cœur joie.

Cette notation fugitive n'est peut-être pas sans intention. N'oublions pas que la thèse fondamentale du poème est qu'il va falloir réunir deux peuples pour qu'ils n'en fassent plus qu'un ; que les orientaux Troyens et les occidentaux Latins se fondent en une seule et même nation. Rome est à ce prix.

Virgile (et la légende qu'il met en œuvre) demande à ces deux partis plus que de la tolérance. Il ne suffit pas de vivre côte-à-côte ; il faut s'entendre, s'accueillir et vivre ensemble. Or Virgile aime les scènes d'accueil. Il aime mettre en scène des étrangers qui jettent sur le nouveau venu un regard de sympathie. Il aime montrer des hommes qui s'entendent, se présentent, échangent courtoisement des cadeaux, se comportent dans le respect actif de l'autre.

Mentionnons deux circonstances, qui concernent Énée. L'accueil d'Évandre fondé sur la gloire du Troyen ; l'accueil de Didon, fondé sur la commisération qui s'exprime encore dans un vers célèbre :

Non ignara mali miseris succurrere disco (*ibid.*, I, v. 630).

[Je n'ignore pas le malheur, j'apprends à secourir les malheureux].

Cet accueil n'est pas sans danger. Tandis qu'il fête l'arrivée du chef troyen, Évandre ignore qu'il perd son fils ; et la malheureuse Élisso, qu'elle se perd elle-même.

De la même manière, Virgile répète un scénario qui est la forme extrême de l'accueil : celui du pardon à l'ennemi, qui est ensuite adopté par les Troyens généreux, trop généreux. Si les choses se passent bien pour Achéménide, sauvé des Cyclopes, cette générosité, comme on sait, sera fatale à la cité dans le cas de Sinon<sup>1</sup>.

On pourrait facilement accumuler les indications convergentes : l'imagination de Virgile, la façon dont il modèle ses fictions révèlent l'âme la plus accueillante et les convictions qui se lisent en clair, par exemple l'appel incessant à la paix (qui se paye, à son prix le plus bas, en monnaie de tolérance), disent conjointement la même chose.

1 Voir le long épisode du L. II de l'*Énéide* (v. 57-198). La fourbe du Grec est d'autant plus cruelle qu'elle joue sur l'humanité des Troyens.

Mais tout n'est pas si simple. Tout autour du violent désir de tolérance « rôde » l'intolérable. Virgile conduit son héros à la guerre, la vraie, l'essentiellement inhumaine. Non seulement il ne lui épargne pas la sanglante aventure, les agonies, les cadavres (il aurait pu le faire), mais il le mène au cœur de la mêlée, dans ce lieu où la loi de l'humanité est inversée, où l'homme est d'autant plus héros qu'il tue davantage.

Que reste-t-il de la fameuse piété d'Énée lorsqu'il est chauffé à blanc par le *furor* et qu'il piétine, avec les autres, dans « la cohue de la mort » ? Il y a plusieurs réponses. Je voudrais en examiner deux, parce que les passages sont beaux, développés, à la limite, et qu'ils montrent à quel point cette question hante Virgile.

Le livre X se termine par la mort de Mézence, le roi étrusque banni par ses sujets pour impiété et cruauté, auquel Virgile ne concède qu'un sentiment humain : un fol amour de père pour Lausus, son jeune fils, qui connaît le sentiment réciproque. Ce dernier, voyant avec désespoir qu'Énée a blessé son père, se précipite pour favoriser sa retraite en s'intercalant entre les combattants. Le Troyen voudrait épargner le jeune homme, le met vainement en garde et se trouve finalement contraint à se battre, c'est-à-dire « à transpercer cette tunique qu'une mère avait tissée d'or souple ».

Mais quand le fils d'Anchise vit du mourant les traits et le visage, son visage pâlisant d'effarante façon, il gémit profondément de pitié [...] (*ibid.*, X, v. 821-823).

Cet épisode montre chez Énée l'humanité surprise. La fin du jeune homme bouleverse celui qui l'a causée, et le spectacle de la mort qui prend possession du visage émeut celui que Virgile nomme alors « le fils d'Anchise ». Le héros, désigné par sa relation si forte à son père, et lui-même expert en paternité, exécute un fils qui se sacrifie pour sauver son père. La nouveauté de cette imagination est à mettre en relation avec l'intensité du lien paternel dans l'*Énéide* (certainement un caractère de la *psyché* du poète). Ici, l'altérité de l'ennemi est balayée, et l'humanité du héros lui donne les ressources de voir, dans le fils de l'ennemi, le fils.

Cette rencontre de la tendresse et du meurtre figure dans un passage célèbre de l'*Iliade*, la mort de Lycaon (XXI, v. 106 sq). Ce très jeune fils de Priam s'est trouvé au combat en face d'Achille qui s'est contenté de le faire prisonnier et de le vendre comme esclave. Au lendemain du jour où son père l'a racheté, une cruelle destinée le remet dans la même situation. L'enfant tombe aux genoux du Péléide, invoque son insigne malchance, implore le même traitement. Mais ce n'est plus le même Achille. La mort de Patrocle l'a rendu insensé, ivre de vengeance et Lycaon ne réchappera pas à son bras meurtrier (ainsi Virgile peindra-t-il son « doux » Énée après la mort de Pallas). Les mots du héros grec sont fameux :

Ἀλλὰ, φίλος, θάνα καὶ σύ...

« Mais, ami, meurs toi aussi. Pourquoi gémis-tu ainsi ? Patrocle aussi est mort, qui valait beaucoup plus que toi [...] ». Puis, se mettant lui-même en cause : « Il y aura une aurore, ou un soir, ou un milieu de jour où quelqu'un, à moi aussi, m'arrachera la vie ».

Réplique sublime<sup>2</sup>, d'un sublime « ontologique » si l'on peut dire, qui naît du regard porté sur la condition humaine. Mon ami, je te tue, puisque tu es homme et que les hommes sont tuables par condition : Patrocle, toi, moi — et cette identité de condition nivelle le tueur et le tué, et je peux te tuer en te plaignant, et en compatissant à notre sort commun. C'est un négatif de la mort de Lausus. Le geste qui tue Lausus s'inscrit sur un fond d'humanité. L'humanité d'Achille — un éclair — brille sur un fond monochrome de mort. Et cela donne aux massacres de ce passage un caractère étouffant, tellement que le Scamandre se révolte.

Considérons maintenant l'épisode final de l'*Énéide*, celui par lequel Virgile a choisi de terminer son poème, le combat des chefs, qui va décider de l'issue de la guerre.

Il est inutile d'insister sur des évidences : Virgile a voulu donner à cette fin un poids considérable. Le duel « dure », si l'on peut dire, deux cent cinquante vers ; les dieux s'en mêlent et, à l'arrière-plan, de façon sensible quoique discrète, se devine le souvenir du combat d'Achille et d'Hector. Or voici comment il se termine, après bien des péripéties : Turnus, blessé par le javelot de son adversaire, tombe à terre et, s'avouant vaincu, tend vers Énée « des yeux et une main suppliants » :

oculos dextramque precantem protendens (*Énéide*, X, v. 930).

Et il parle. En quelques mots, tout est dit : tu as gagné. Tu peux me tuer ou m'épargner. Épargne-moi plutôt. Et, pour donner à ce parti plus de chance, il fait jouer le ressort majeur : l'amour paternel. Tu as eu un père, j'ai le mien encore. Épargne-lui de souffrir dans sa vieillesse comme Anchise aurait souffert de ta mort à toi.

Nous l'avons dit, dans le système affectif de l'*Énéide*, l'amour du père (aux deux sens de l'expression) est un sentiment culminant. Turnus touche l'endroit le plus sensible d'Énée. Si parole humaine peut persuader par l'émotion (et sur l'enjeu ultime, la vie ou la mort), c'est le moment de le vérifier. Mais Virgile donne encore plus de force à l'éloquence de Turnus en jouant, comme il sait le faire, avec le texte d'Homère.

En entendant les paroles de Turnus : *Dauni miserere senectæ...*, le lecteur ne peut pas ne pas percevoir la voix du suppliant le plus célèbre, Priam aux pieds d'Achille.

Pour récupérer le corps d'Hector, le vieux roi, dans un moment de folie inspirée par le désespoir, est parti seul dans la nuit, a gagné le camp des Grecs et la tente d'Achille. Achille, qui finissait de dîner, ne s'est pas aperçu qu'il entraît : pris du plus violent saisissement, il le voit agenouillé à ses pieds, baisant ses mains, et il entend ces mots de sa bouche : « Souviens-toi de ton père, du même âge que le mien... ». Quand il a terminé sa supplique — sublime morceau d'éloquence —, il a fait naître au cœur d'Achille « le désir de pleurer son père » et, faut-il le rappeler, Achille rendra le mort au vieux roi.

Donc Énée est mis au pied du mur. C'est pour lui le moment ou jamais de mériter son titre d'homme pieux. Virgile a placé son héros dans la situation extrême : que va faire le

2 Pour Paul Mazon, « un des plus beaux passages d'Homère » (note *ad loc.* (t. 4, p. 49)).

fils d'Anchise dans cette circonstance où il peut donner l'image la plus spectaculaire et la plus profonde de son humanité ?

Et iam iamque magis cunctantem flectere sermo  
cooperat... (*Énéide*, XII, v. 940-941).

[À mesure qu'il tardait davantage, les paroles de Turnus avaient commencé à le fléchir...].

On connaît la suite, c'est-à-dire le texte des dix derniers vers de l'*Énéide*. Au moment où Énée sent en lui faiblir la volonté d'achever le vaincu, il aperçoit sur la poitrine de Turnus le baudrier de Pallas que Turnus porte depuis qu'il a lui-même achevé le tout jeune fils d'Évandre. Emporté par une bourrasque de haine et de désir de vengeance, Énée s'écrie que la mort de Pallas exige celle de celui qui l'a tué : « il lui enfonce son épée droit dans la poitrine, bouillant de rage ; le corps se glace et se dénoue et la vie dans un gémissement s'enfuit indignée sous les ombres ».

Fin de l'*Énéide*. Derniers vers de Virgile.

Cette fin si abrupte, si violente, a fait couler beaucoup d'encre. Voici ce qu'en écrit Jacques Perret :

Au terme de cette journée interminable, où les faits semblaient s'engendrer dans le bruit et la fureur, dans le tintamarre de passions mal dominées, dans l'accident et le contingent, Virgile, au dernier vers, nous entraîne, d'un mot, brusquement, sur une cime comme absolue (Perret, t. 3, p. 264).

On ne peut mieux exprimer la force de ce finale. Pour le sens qu'on y lit — car chez Virgile, la force ne va jamais sans le sens —, nous dirons que les nombreux signes de « tolérance », bien visibles de l'*Énéide* semblent balayés *in extremis* de façon spectaculaire par la constatation de l'intolérable.

Il faut pourtant préciser que ce passage privilégié n'est pas le seul à poser la question. L'*Énéide* ressasse le scandale de la violence et en explore curieusement les sources et les modalités. Et le plus sensible des poètes a même écrit avec elle et sur elle des vers magnifiques, lui donnant un éclat incomparable : *carmine cædes* (*Énéide*, XII, v. 500).

L'*Énéide* est aussi le poème des massacres et la beauté de la violence en poésie n'est pas moins troublante que sa permanence dans la vie.

---

Références

- CLAUDEL, Paul, *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard (Idées), 1963.  
HOMÈRE, *Illiade*, Paris, Société d'Éditions « Les Belles Lettres », 4 vol., 1937 (éd. et trad. de P. Mazon).  
VIRGILE, *Bucoliques*, Paris, Société d'Éditions « Les Belles Lettres », 1933 (éd. et trad. d'H. Goelzer).  
— — —, *Énéide*, Paris, Société d'Éditions « Les Belles Lettres », 3 vol., 1977-1987 (éd. et trad. de J. Perret).  
— — —, *Géorgiques*, Paris, Société d'Éditions « Les Belles Lettres », 1975 (éd. et trad. d'E. de Saint-Denis).